

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

ABONNEMENT.
 Saumur : 30 fr.
 Six mois : 16
 Trois mois : 8
Poste :
 En ar. : 35 fr.
 Six mois : 18
 Trois mois : 10

On s'abonne :
 A SAUMUR,
 Chez tous les Libraires ;
 A PARIS,
 Chez DONGREL et BULLIER,
 Place de la Bourse, 33 ;
 A EWIG,
 Rue Tailbout, 10.

INSERTIONS.
 Annonces, la ligne : 90 c.
 Réclames : 30
 Faits divers : 75

RÉSERVES SONT FAITES
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :
 A PARIS,
 Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co,
 Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

SAUMUR, 14 Août 1877.

Demain, 15 août, fête de l'Assomption, l'Echo Saumurois ne paraîtra pas.

LES INQUIÉTUDES DE L'ALLEMAGNE.

D'après le langage des feuilles allemandes, on peut constater que les difficultés éprouvées par les Russes éveillent les inquiétudes de l'Allemagne. La race allemande n'a pas de sympathie pour la Russie ; elle sent en elle une ennemie pour l'avenir ; mais en ce moment, comme le disait une correspondance de l'Agence Havas, « on fait trêve aux antipathies de race ». Les hommes politiques de Berlin craignent une catastrophe pour les Russes, non point par affection pour eux, mais parce que leur défaite profiterait à l'Autriche.

L'unité allemande rencontre deux obstacles, la Russie et l'Autriche ; la Russie dans un avenir encore lointain, l'Autriche plus immédiatement. Cette dernière puissance est donc celle que l'on redoute le plus à Berlin.

La guerre d'Orient, aux yeux de M. de Bismarck, a pour but d'occuper la Russie, de la détourner de l'Europe continentale et aussi de l'affaiblir dans une lutte qui absorbe toutes ses ressources. Si la Russie est victorieuse, elle gardera à l'Allemagne reconnaissance et sympathie pour son attitude bienveillante, et en même temps elle contiendra l'Autriche. Mais la Russie vaincue, l'Autriche prend en Orient un rôle prépondérant ; l'unité slave est ajournée ; et, par suite, l'unité allemande est compromise, ou du moins son achèvement est ajourné.

Nous citons, à ce sujet, la correspon-

dance de l'Agence Havas, qui est assez curieuse :

« Sans poursuivre ni peut-être désirer l'effacement de cette puissance, on ne serait pas content de la voir dégager des liens de dépendance relative dans lesquels elle se trouve prise depuis Sadowa, et acquérir de nouveau assez d'influence pour se poser en égale. Il est, en effet, évident, pour quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, que, avec les éléments d'opposition séparatiste en Allemagne, l'Autriche, pour peu qu'elle reprenne un dessus passable, ne tardera pas à devenir de nouveau un centre allemand rival des plus dangereux.

» Dans de semblables circonstances, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en Prusse, dans les cercles politiques influents, on se préoccupe de ce que va maintenant faire l'Autriche. Tant que la Russie a paru aller de l'avant et tenir les Turcs en échec, on ne s'est pas trop inquiété des résolutions que pouvait prendre le gouvernement de Vienne ; mais aujourd'hui que la fortune des armes semble favorable à ces derniers et que le triomphe définitif des Russes n'est plus une éventualité aussi certaine, on s'en inquiète davantage. »

Si on a compté à Berlin sur des victoires rapides de la Russie, on a raison de s'inquiéter maintenant ; car le triomphe des Turcs fait les affaires de l'Autriche en empêchant les menées panslavistes et en ajournant l'unité slave. De plus, c'est la prépondérance de la politique austro-anglaise, qui a pour but le maintien de l'empire ottoman, contre la politique prusso-russe, qui tend au partage de la Turquie et à la création des grandes unités de races.

L'empereur Guillaume a évidemment, à l'entrevue d'Ischll, pesé sur les résolutions de l'empereur François-Joseph pour l'amener à une politique de non-intervention. Le souverain d'Autriche-Hongrie a cédé, dit-on, et ne donne aucune suite aux ordres de mobilisation. Nous ne l'en blâmons pas, quoique son attitude soit en apparence et

provisoirement favorable à la cause prussorussie.

L'empereur François-Joseph est plein de prudence, il l'a montré depuis l'ouverture des événements ; mais comme rien n'est décidé, comme le sort des armes reste en suspens, il a le temps plus tard, quand sonnera l'heure favorable, de prendre d'autres résolutions.

L'Autriche en ce moment a une bonne armée de 800,000 hommes. Elle gagne peut-être à attendre, à laisser user les puissances rivales, comme le fait l'Angleterre, et à n'intervenir que plus tard et avec plus d'autorité pour le rétablissement de la paix européenne.

Chronique générale.

Le Maréchal partira jeudi 16 pour Evreux, où il passera une partie de la journée.

Il arrivera le même jour à Caen, où il séjournera probablement la journée du vendredi.

Il passera la journée de samedi à Saint-Lô et les journées du dimanche et lundi à Cherbourg.

M. le ministre de la marine est allé avant-hier à Cherbourg.

Le conseil municipal de Cherbourg, sollicité par le maire, de voter un crédit pour la réception du chef de l'Etat, a repoussé cette demande. Il est inutile d'ajouter que la municipalité de Cherbourg est à peu près complètement composée de radicaux. La détermination qu'elle vient de prendre ne saurait donc nous étonner. Ce n'est pas la première fois que nous voyons les prétendus amis des classes populaires sacrifier, aux plus déplorables rancunes, les intérêts de leurs commettants. Heureusement, les populations normandes sont trop sensées pour ne pas percer à jour les intrigues qui se cachent sous ces décisions radicales, et le prochain

scrutin montrera combien est précaire l'autorité dont se targuent les conseillers municipaux de Cherbourg.

En présence du refus du conseil municipal de Cherbourg, les notables de la ville, suivant l'exemple de ceux de Bourges, se sont empressés d'ouvrir une souscription pour couvrir les frais de la réception du Maréchal que le conseil municipal a refusé de voter.

On lit dans le Figaro :

Si M. le Maréchal était obligé de visiter toutes les villes qui lui ont demandé cette faveur, disait ce matin un haut personnage de la présidence, il lui faudrait parcourir toute la France. Chaque jour, des adresses lui sont envoyées à ce sujet, par des notabilités du commerce et de l'industrie, de divers points du pays.

Le Français donne l'information suivante :

« Décidément, M. Ordinaire est rayé de la liste des 363. L'affaire n'a pas été toute seule : plusieurs voulaient, dans les comités de Lyon, que M. Ordinaire fût maintenu quand même. « Où irait-on si l'on commençait à épurer ? Rompre le faisceau n'était-il pas dangereux ? » On a fini par contenter tout le monde, excepté M. Ordinaire. Il a été convenu que M. Barodet renoncerait à se présenter à Paris, prendrait à Lyon la place de M. Ordinaire et laisserait à Paris la sienne à M. Bonnet-Duverdier. Cet arrangement sera, on n'en doute pas, souscrit par M. Gambetta et approuvé par la République française. »

La brochure de M. Ordinaire contre M. Gambetta a déjà fait son tour de France. L'ex-dictateur, le grand et fougueux tribun

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

La Légende d'Henriquez

ONEIZA

(Suite.)

Oneiza était triste : sa guzla ne résonnait plus sous ses doigts.

Robert lui avait dit : « Je vais là-bas, au loin, au-dessus de ces montagnes, vers le pays des Francs. Je reviendrai en vainqueur, et alors tu seras chrétienne pour appartenir à un chevalier. »

« Être chrétienne ! être ce que voulait Robert, Oneiza n'y voyait aucun obstacle.

Le sage Ramiz s'aperçut bientôt de la tristesse de sa fille ; mais Oneiza rêvait et ne répondait pas aux questions de son père.

Un jour elle se hasarda à demander ce qu'il fallait à une fille maure pour être chrétienne.

Ramiz, surpris, n'attacha pas cependant au premier abord une grande importance à ses paroles, et il répliqua simplement que les chrétiens étaient ennemis des enfants du Prophète.

Oneiza ne put comprendre comment Robert était son ennemi et elle l'avoua naïvement.

— Où avez-vous vu Robert, ma fille ? Robert, l'ami d'Henriquez-le-Conquérant ?

— Il est venu, m'a parlé en frère et m'a dit que je serai chrétienne pour lui appartenir.

— Non, par Allah ! vous ne serez point chrétienne et vous n'appartenez pas à Robert.

Et Ramiz sortit de chez sa fille l'esprit troublé et l'âme courroucée.

Alors, il prit de fidèles serviteurs et leur commanda de veiller pour éloigner de son habitation les visiteurs indiscrets.

Robert, lui aussi, pensait qu'aussitôt son retour il pourrait revoir Oneiza.

— J'enlèverai la fille de Ramiz et je la conduirai aux pieds des autels pour que le baptême la rende digne d'un chevalier. Alphonse ne me refusera pas cette satisfaction après les services que je lui aurai rendus.

Lorsqu'il se fut assuré de la réunion de la flotte, il fit diligence pour regagner Coïmbre, et il entendit, en traversant la France, déplorer le départ d'Alyanor pour la croisade de Syrie.

« Chanson, va, traverse la mer, et, sur ma foi, dis à ma noble dame qu'il n'est pas jour où je ne soupire après ce doux visage avec lequel elle dit : « Où allez-vous ? que fera donc votre amie, cher ami, abandonnée de vous ! »

Les émissaires expédiés de Flandres étaient arrivés auprès du roi Alphonse.

Aussitôt commença l'entrée en campagne.

Les Maures, de leur côté, étaient déjà sur la défensive, et dès que les soldats du roi couvrirent le pays, ils durent se livrer à une guerre d'escarmouches destinée à retarder la marche de l'armée, et à permettre de se rallier en avant de Lisbonne.

Ramiz rassembla tout ce qu'il avait de serviteurs et partit pour Lisbonne.

Oneiza suivait dans une litière fermée.

Robert rejoignit, quelques jours plus tard, l'armée du roi Alphonse et rendit compte de sa mission heureuse. On pouvait donc marcher en toute confiance, les secours étant assurés pour la réussite de la croisade. Après ses devoirs à Dieu et au roi, il songea à la belle mauresque.

— « Ardent coursier, fidèle compagnon de mes fatigues, vole dans la direction de Cartaxo : mon amie m'attend. Elle a compté les heures de mon absence : mon cœur me dit qu'elle sera heureuse de me revoir. »

« Dévore l'espace, car je suis impatient de me trouver auprès d'elle et de lui répéter mes serments. »

« L'air est embaumé de douces espérances : Oneiza sera la femme du chevalier Robert. »

« Les fleurs des champs semblent me sourire et

me saluer ! comme le ciel est beau ! les oiseaux chantent amoureuxment.

« Voici, la dernière colline : encore quelques efforts ! »

« Mais les champs semblent délaissés : cette solitude serait-elle l'effet des bruits de guerre qui ont déjà retenti dans nos campagnes ?... »

Et le cavalier ralentit alors l'allure du noble animal qu'il éperonnait tout à l'heure.

Arrivé en vue de l'habitation de Ramiz, il se dirigea vers le gynécée, appela doucement Oneiza et attendit la réponse qui lui venait autrefois si promptement.

Longtemps — trop longtemps pour lui — caché sous la haute palissade des lauriers-roses et des jasmins, il resta silencieux.

Son âme devint triste, et, prenant une résolution soudaine, il osa frapper à la porte de cette maison dont l'aspect lui parut sombre. L'écho seul répéta soudainement les coups heurtés sur le fer de la massive fermeture : sa voix lui revint avec le même son amorti.

« Elle est partie, ma bien-aimée : tout est en deuil autour de ses murs. »

« Oh ! pour la retrouver, mon Dieu, donnez-moi la force comme vous m'avez déjà donné le courage ! »

est complètement démonétisé ; seuls les journaux radicaux n'ont pas encore soufflé mot de ce libelle qui cingle si vigoureusement leur grand pontife.

Quant à la *République française*, organe de M. Gambetta, elle continue à garder « de Conrard le silence prudent. »

Un candidat républicain au conseil général de la Manche a revendiqué dans sa profession de foi le titre de « candidat de la paix. » M. le sous-préfet de Cherbourg a répondu aussitôt par le placard suivant, affiché dans toutes les communes du canton :

« Aux habitants du canton de Beaumont.

« Un des candidats au conseil général dans le canton de Beaumont écrit, dans une circulaire, que sa candidature représente la paix, comme si une autre candidature pouvait représenter la guerre.

« On n'a pas le droit, pour influencer les électeurs, de supposer des dangers qui n'existent pas.

« Le Président de la République, dimanche dernier, à Bourges, a déclaré vouloir à l'extérieur maintenir la paix.

« Voilà la politique du gouvernement.

« Tout ce qu'on vous dit, tout ce qu'on vous dira à l'encontre de cette affirmation si haute, si formelle, n'est qu'une coupable manœuvre.

« Le sous-préfet,

« A. CHAVANE.

« Chevalier de la Légion d'Honneur. »

M. Chavane a eu raison de déjouer l'indigne manœuvre du candidat républicain. Il faut s'attendre à ce qu'elle devienne la grande machine de guerre à la prochaine période électorale et nous espérons que les agents du gouvernement s'inspireront alors de son exemple. Il y va d'un intérêt général de premier ordre.

Le *Mot d'Ordre* est furieux contre la presse conservatrice qui a relevé l'article dans lequel il se promet un nouveau *fructidor*.

Au milieu des insultes qu'il lance à bouche que veux-tu, nous citerons celles-ci, à l'adresse de ses anciens amis :

« Voilà donc, maintenant, M. Feray, minotier d'Essonnes, Pompilius du centre gauche, et M. de Marcère, ancien centre-droitier, ancien ministre faiblard, aujourd'hui directeur d'une compagnie d'assurances, et M. Martel, ex-président de la fameuse commission des grâces, hémorrhagiste distingué, et M. J. Simon, philosophe pleurnicheur, cardinal ou pape à venir, et M. Gambetta, un artiste étonnant : voilà donc, disons-nous, les hommes qui, à leur rentrée aux affaires, fructifieront le pays ?

« Nous prendriez-vous donc pour aussi stupides que les moutons de votre cohue ? Pourquoi pas M. Léon Renault lui-même et son Siamois tout blond, le jeune, pâle et ambitieux Savary ? Tous les orléanistes honnêtes y passeraient donc ?

« Pardon, *Fructidor* ! Il nous semble que tu es insulté à cette heure par des bêtises et des régents.

« Après de Marcère et Martel, hélas ! Mais après J. Simon, holà ! »

Voici le tableau charmant de l'union et de la fraternité républicaines. Quelle douce confiance règne parmi ces frères ! Et quel apaisement subit nous promettrait leur triomphe, s'il pouvait se réaliser !

Nous empruntons les lignes suivantes au *Courrier de la Champagne* :

« L'Indépendant rémois, en publiant la liste des enfants de la ville qui ont obtenu le certificat d'études primaires, lors des derniers examens, a volontairement omis d'indiquer quelles écoles fréquentaient ces enfants. Ce renseignement lui était cependant fourni par le *Bulletin académique*.

« Cette façon de procéder nous a donné l'idée de rechercher pour quelle proportion les écoles laïques et les écoles congréganistes étaient entrées dans le nombre total des récompenses accordées à leurs élèves. Dans un temps où de grands hommes tels que MM. Irénée Lelièvre et Léon Grenier se plaignent à méconnaître tout mérite à l'enseignement des Frères et des Sœurs, il est bon de faire le jour sur des questions qu'ils entourent de leur verbeuse et épaisse malveillance.

« Parlons aujourd'hui des écoles de garçons.

« Quatre-vingt-dix élèves des écoles publiques de Reims ont obtenu dernièrement le certificat d'études. Sur ce nombre :

27 appartiennent aux écoles laïques ;

63 appartiennent aux écoles des Frères.

« Or, voici quelle était à Reims, en novembre dernier, la population des écoles de garçons :

6 écoles laïques : 4,392 élèves ;

6 écoles des Frères : 4,706 élèves.

« Si nous nous livrons à un simple calcul de proportion, nous voyons que, les Frères ayant obtenu 63 nominations, les écoles laïques eussent dû en remporter 54, au lieu de 27.

« Si nous voulons maintenant connaître le rapport entre le nombre d'élèves et celui des instituteurs, le voici tel que nous le fournit un document municipal :

« Ecoles laïques : 4,392 élèves, 24 instituteurs ; soit 58 élèves en moyenne par instituteur.

« Ecoles des Frères : 4,706 élèves, 34 instituteurs ; soit 55 élèves en moyenne par instituteur.

« On voit que l'écart est insignifiant et que les instituteurs laïques ne sont point plus surchargés que les Frères. En disant les instituteurs laïques, nous entendons l'ensemble des maîtres, et non spécialement les directeurs, dont nous apprécions sans réserve aucune le zèle et le mérite, mais qui ne se voient pas toujours suffisamment secondés par les jeunes gens inexpérimentés et parfois distraits que l'on met à leur disposition. C'est là ce qui rend la tâche si

lourde aux directeurs des écoles laïques, qui ne sont pas récompensés comme ils le mériteraient de leur peine et de leurs sacrifices. »

Guerre d'Orient.

Ce qui aujourd'hui paraît certain dans la situation militaire, c'est que la ligne des Russes, quoique fortement menacée, n'est pas entamée. Les deux ailes de l'armée turque, c'est-à-dire les armées de Mehemet-Ali et d'Osman-Pacha, ne sont pas encore reliées par celle de Suleiman-Pacha, qui doit former leur centre. Cette dernière armée n'a pas encore, paraît-il, franchi les Balkans, et le général Gourko se fortifie, dit-on, dans les défilés, ce qui prouve qu'il entend les défendre.

Tant que Tirnova, tête de ligne des Russes et base de leurs opérations vers les Balkans, ne sera pas emporté, leur situation stratégique restera assez forte. Ce qui le prouve, c'est que ni Mehemet-Ali, ni Osman-Pacha, malgré la victoire de Plewna, n'ont rien fait pour essayer de les couper.

Ils attendent, paraît-il, Suleiman-Pacha pour les attaquer avec des forces supérieures ; c'est d'une bonne tactique en apparence. Mais s'ils espèrent ce renfort de 60,000 hommes, les Russes en attendent aussi, et chaque jour leur en apporte. Une dépêche de Constantinople dit qu'une grande bataille est imminente. Cela devrait être ; et les Turcs ayant deux armées pour menacer les flancs des Russes devraient les attaquer. Mais comme depuis un mois on nous annonce toujours des batailles imminentes qui ne sont pas livrées, il se passe évidemment des choses que nous ne connaissons pas, ou bien les positions des Russes sont trop fortes pour être enlevées facilement.

On croit généralement à une action prochaine de la Serbie. Cela confirmerait ce qui a été dit des dispositions nouvelles de l'Autriche. Quelques novellistes prétendent que la Serbie aura à la fin du mois une quarantaine de mille hommes sous les armes. Comptons-en la moitié, et nous serons peut-être beaucoup plus près du chiffre réel.

Peu importe, du reste, le nombre de ses soldats, car il est clair qu'un corps russe viendra les appuyer ; on dit même que les Russes jettent un pont en amont de Widdin, ce qui prouve leur intention de passer en Serbie. La situation des Turcs deviendrait grave si un corps d'armée partant de la Principauté descendait en Roumélie par Nich et Sofia, et menaçait ainsi de les prendre à revers. L'armée d'Osman-Pacha serait obligée de revenir en arrière pour faire face au danger, et dégagerait ainsi le flanc droit des Russes.

UNE NOCE A ROUTSCHOUK.

Un invité qui n'a point regretté de n'avoir pas été à la noce, c'est le correspondant du *Siecle* à Routschouk, quand il a vu le lendemain la maison des mariés :

« C'était bien ainsi que le chevalier avait entrevu les choses, et il approuva fortement le dessein du roi. Santarem est à une journée de marche de Leiria. L'armée d'Henriquez, animée par le succès, se remit donc en campagne avec confiance. Il semblait que le pays fût désert, car les Maures ne se montrèrent nulle part durant le trajet. Il devint alors bien évident qu'ils s'étaient concentrés à Lisbonne.

« Le chevalier de Coimbre ne m'a pas trouvée à son retour. La demeure était solitaire... Robert, as-tu pensé que je t'avais fui ?

« J'ai suivi la troupe des cavaliers qui m'a entraînée jusqu'à Lisbonne, et Ramiz m'a dit que je ne verrais plus le chevalier chrétien.

« Ramiz ne veut pas que je sois chrétienne.

« Oneiza sera ce que voudra Robert : il viendra, le chevalier de Coimbre, et m'emmènera avec lui.

« Ici, je n'entends que des cris de guerre et

Voici une cour, un murier brisé, une table effondrée, une maison déserte ; hier, cinq heures, on fêtait là une noce bulgare, je devais assister à cette fête originale ; danser la *hora*, les tziganes accordaient leurs instruments à corde : un énorme obus arrive, brise l'arbre à l'ombre duquel on allait danser, démolit une partie de la maison, et met en fuite époux, épouse et gens

Ils s'en souviendront longtemps, les jeunes mariés, de ce jour ; ils raconteront, si Dieu leur prête vie, à leurs enfants et petits-enfants, le terrible épisode, et quand l'un et l'autre, en cheveux blancs, auront descendu le fleuve de la vie, ils diront : « Il y a longtemps nos noces ! » Et qu'on ne croie pas à un récit fantaisiste. M. Oliva, le vice-consul d'Aly était au moment de l'éclat ; comme les autres, il s'est sauvé à toutes jambes hors de ce dangereux lieu de fête.

Chronique Locale et de l'Ouest.

L'*Officiel* d'hier a publié un avis appelant sous les drapeaux les réservistes de la classe de 1870 pour prendre part aux exercices et aux manœuvres pendant 27 jours, à dater du 20 août. Le 10 septembre, les réservistes seront rendus à leurs foyers.

N.-D. DES ARDILLIERS.

Mercredi 4 5 août, fête de l'Assomption.

Première messe à 6 heures.

Deuxième messe chantée à 7 heures 3/4. Sermon prêché par le R. P. Pichaud.

Troisième messe à 10 heures, pour les pèlerins.

Les vêpres seront à 2 heures.

Le soir, à 7 heures 3/4, sermon, salut solennel du Très-Saint-Sacrement, suivi d'un cantique.

Divers journaux ont publié les lignes suivantes :

« Voici une excellente nouvelle qui sera accueillie par tout le monde avec joie.

« Une enquête à laquelle viennent de procéder trois explorateurs de l'administration de la garantie des vins, établit que dans toutes les régions viticoles de la France, la récolte de 1877 sera une des plus ploureuses de ce siècle ; elle dépassera en quantité celle de 1875. On compte 30, 32, jusqu'à 35 raisins sur chaque souche d'une grosseur sans précédent. »

Il est vrai que l'on a bon espoir sur la prochaine vendange, si l'oidium, qui a déjà attaqué bien des vignes, n'exerce pas plus de ravages. Tout dépendra aussi de la température que nous aurons pendant ces deux mois d'août et de septembre.

Une voix intérieure disait en même temps au chevalier : « A Lisbonne, les Maures se sont réunis en nombre et c'est là qu'ils ont dû cacher leurs trésors. »

« Oneiza est à Lisbonne ! à Lisbonne j'entrerais pour ravir Oneiza aux infidèles... ou je mourrai à l'assaut ! »

L'antique Olisipo, fondée par les Phéniciens, ces grands navigateurs qui visitèrent alors les Casitérides, avait vu successivement la domination des Vitones, des Alains, des Suèves, des Wisigoths et des Arabes. Les Maures en avaient fait aujourd'hui une place importante ; elle était la capitale d'un petit royaume et, tout à côté, se trouvait le pays tenu par les Almoravides, que devait conquérir bientôt le calife des Almohades, l'infatigable Abdel-Moumen, disciple du messie Ben Toumert. Alphonse Henriquez se disait donc : « Lisbonne d'abord, et de là, jusqu'à victoire complète, la guerre aux Almoravides ! »

Comme je l'ai déjà fait connaître, il appartenait à cette race des hommes du Nord qui savent combattre pour asseoir un royaume et il fut le Clovis et le Charlemagne du Porto-Calle.

Les Maures, toujours retranchés dans les montagnes, avaient cependant une forteresse bien défendue à Leiria. Or, le plan de campagne d'Alphonse était ainsi conçu : Leiria, Santarem et Lisbonne.

Le chevalier Robert rejoignit l'armée en avant de Leiria, et c'est lui que le roi désigna pour attaquer cette place. On ne pouvait choisir un capitaine plus résolu, et plus animé surtout contre les infidèles.

L'image d'Oneiza, sans cesse présente à son esprit, devait lui faire accomplir des prodiges de bravoure. Ce fut donc avec une énergie peu commune qu'il attaqua la ville, et les Maures virent bientôt leurs remparts cernés, en même temps que les portes étaient battues par des béliers que mouvaient des bras infatigables. Les assiégés démantelaient les murs afin d'écraser dans les fossés cette nuée d'hommes cherchant les anfractuosités pour escalader les remparts. Ceci fut la perte des Maures : une brèche put être ouverte où s'élançèrent les soldats du roi et la bataille devint terrible à l'intérieur.

Leiria fut prise, et sur la forteresse, Alphonse plaça l'étendard de Porto-Calle, croisée de blanc.

C'est en vain que Robert chercha dans cette ville un indice du passage de Ramiz et de sa fille. A Santarem, peut-être, il serait plus heureux, pensait-il, mais encore comment se renseigner auprès de ces prisonniers farouches, toujours prêts à mentir et à égarer les chrétiens ?

Le soir même de la victoire, Alphonse félicita Robert de son intrépidité :

« Ne donnons pas à l'ennemi le temps de recon-

naître notre marche, lui dit-il ensuite : au lieu de suivre la chaîne du Junto, traversons la montagne, et surprenons Santarem. Cette ville nous servira de quartier général pour l'attaque de Lisbonne, tandis que si nous passons sans nous en rendre maîtres, les Maures pourront toujours faire des sorties et décimer les troupes tournées vers la capitale. »

« C'était bien ainsi que le chevalier avait entrevu les choses, et il approuva fortement le dessein du roi.

Santarem est à une journée de marche de Leiria. L'armée d'Henriquez, animée par le succès, se remit donc en campagne avec confiance.

Il semblait que le pays fût désert, car les Maures ne se montrèrent nulle part durant le trajet. Il devint alors bien évident qu'ils s'étaient concentrés à Lisbonne.

« Le chevalier de Coimbre ne m'a pas trouvée à son retour. La demeure était solitaire... Robert, as-tu pensé que je t'avais fui ?

« J'ai suivi la troupe des cavaliers qui m'a entraînée jusqu'à Lisbonne, et Ramiz m'a dit que je ne verrais plus le chevalier chrétien.

« Ramiz ne veut pas que je sois chrétienne.

« Oneiza sera ce que voudra Robert : il viendra, le chevalier de Coimbre, et m'emmènera avec lui.

« Ici, je n'entends que des cris de guerre et

des menaces contre les hommes du Nord : Allah et le Prophète veulent-ils donc que le règne de la mort vienne sur la terre ?

« Mais Robert est brave aussi : je l'ai lu dans ses yeux. Les yatagans et les menaces ne sauraient l'effrayer.

« Il viendra, le chevalier de Coimbre, et m'emmènera avec lui.

« Oneiza l'attend ! »

La fille maure chantait mélancoliquement ces paroles lorsqu'elle entendit une rumeur toujours croissante autour du palais où Ramiz l'avait établie depuis son arrivée à Lisbonne.

Des cavaliers accouraient penchés sur la crinière de leurs chevaux et le peuple disait : « Allah ! Henriquez a pris Santarem ! »

Oneiza tressaillit. Robert était l'ami du roi Henriquez Alphonse.

Son cœur ne l'avait pas trompée, elle devait revoir le chevalier. A ce moment, un combat se livra dans son âme : si le roi Alphonse avait pris Santarem, il était donc vainqueur ; il allait marcher sur Lisbonne ; elle serait témoin, sans doute, d'un horrible massacre. Robert pouvait être tué à l'assaut ; Ramiz, d'autre part, courait le même danger en défendant la ville à côté de ses frères !

DR BERGUES-LA-GARDE.

(La suite au prochain numéro.)

ENCORE DEUX ÉLECTIONS CONSERVATRICES.

Deux nouvelles élections ont eu lieu dimanche dernier dans le Finistère et la Loire-Inférieure, à l'effet de pourvoir à la vacance de deux sièges au conseil général de ces départements.

Les candidats conservateurs ont été élus avec de grosses majorités, contre leurs concurrents, soutenus par les comités de la coalition des gauches.

Nous nous bornons à énoncer ces faits. Ils sont plus éloquents dans leur laconisme que les meilleurs articles.

Sur tous les points du territoire où, depuis le 16 mai, le suffrage universel a dû être consulté, les électeurs ont énergiquement affirmé leur adhésion à la politique nouvelle. C'est le prélude heureux de la débâcle radicale qui suivra les élections législatives.

Brossay. — Vendredi dernier, la femme Béguin, demeurant à Brossay, canton de Montreuil-Bellay, était allée au lavoir, laissant un enfant de deux ans à la garde de son fils Louis, âgé de neuf ans.

Une heure après, elle vit venir ce dernier seul, et lui demanda ce qu'il avait fait de son jeune frère. Louis répondit qu'il croyait que son frère était venu la rejoindre.

A cette réponse, la mère se dirigea vers un bassin profond de 4^m 50 environ et vit le bonnet de l'enfant sur l'eau. A ses cris, le sieur Tessier, son voisin, accourut, et retira l'enfant avec l'aide de M. le curé de Brossay, et tous deux s'efforcèrent de donner tous les secours possibles; mais l'asphyxie était complète: il ne leur a pas été possible de rappeler l'enfant à la vie.

Angers. — Encore deux morts par submersion.

Samedi soir, vers 6 heures 1/2, le jeune Arthur Bouché, âgé de 16 ans, monteur en chaussures, se promenait en périssoire, sur la Maine, dans le bassin de Reculée, lorsque tout à coup sa frêle embarcation chavira par suite d'une fausse manœuvre et il tomba à l'eau. Personne, paraît-il, n'était là pour lui porter secours et il se noya. Son corps a été retrouvé une heure après.

Dimanche encore, on a retrouvé dans la Maine le cadavre d'un nommé Phrigé (Auguste), au lieu dit Beaurepaire, près la Baumelle. Il a été transporté à l'hôpital.

(Patriote.)

Théâtre de Saumur. — Voici les noms des artistes qui paraîtront samedi sur notre scène, à côté de M. Brasseur :

M^{lle} Claudia, du théâtre des Variétés;
M^{lle} Paurelle, du théâtre du Palais-Royal;
M^{lle} Monroy, Didier, Gardel, Henri, Maurice, Germain;
M^{lle} Léontine, Marie, Jeanne, Besnier, Gardel.

DES VACANCES.

Il fut un temps où ce seul mot faisait battre bien fort notre cœur.

Les vacances, c'était le retour au foyer après dix mois d'exil; l'accueil affectueux de tous, les caresses des vieux parents et jusqu'à nos jappements du bon chien qui avait été notre premier camarade. C'était le tour des longues promenades dans les bois, chers à notre enfance; la cueillette des prunelles, ce fruit aimable qui attend l'arrivée des collégiens pour mûrir; la pêche dans les ruisseaux où court le sillon argenté des ablettes; c'était surtout l'accomplissement du beau rêve caressé tant de fois, pendant les longues heures d'étude, quand la lampe s'éteignait à demi sous sa lumière immobile et blanche, quand la voix du maître ne parvenait plus à votre oreille que comme un murmure où les mots ne se saisissent pas.

Heureux temps que celui-là !
Ah ! goûtez bien toutes ces joies, vous qui partez de l'école le cœur plein d'espérance !
Qui vous attend, en chantant dans la maison riante des grands arbres, écoutez la chanson des oiseaux amis qui semblent fêter votre venue; mais que cela, écoutez les conseils paternels et savourez les maternelles caresses. La vie vous rend pour quelques jours à la familiarité, à tous les dévouements vrais, à tous les sacrifices désintéressés. Vous ne trouvez rien plus tard qui ressemble à ce complot de tous pour votre bonheur. Cette sollicitude vous manquera et il vous faudra son-

ger aux joies de ces premières années pour aimer encore l'existence.

Les hommes aussi prennent des vacances.

Vos maîtres, les magistrats, les fonctionnaires de l'Etat, si graves que soient leurs fonctions, ont aussi gardé un temps pour le repos. Mais que ce temps ressemble mal aux heures que vous gaspillez avec une insouciance si grande ! Pour cesser de travailler, ils ne cessent pas, comme vous, d'avoir l'âme inquiète et l'esprit soucieux. Et ce n'est pas à eux seuls qu'ils pensent, mais à vous surtout, dont ils voudraient l'avenir exempt des tristes préoccupations de leur passé. Ils traversent une époque de fièvre et de transition où tout principe est discuté, toute notion saine battue en brèche, toute autorité méconnue, tout respect tenu pour ridicule. Ils souffrent de ce scepticisme universel, de cette irrévérence commune, de cet esprit frondeur toujours occupé de détruire et jamais d'édifier. Voilà pourquoi ils rêvent, pour vous, un retour aux pensées plus mesurées, aux aspirations mieux définies, aux institutions sauvegardant nos bases sociales.

Vous, durant le temps qu'ils songent ainsi avec amertume, vous jouez, vous espérez, vous croyez ! Si vous pouviez rester toujours ainsi, leur angoisse serait sans raison ; car l'avenir est à ceux qui espèrent et qui croient, qui espèrent dans la bonté d'une Providence tutélaire et qui croient aux destins immortels de leur patrie ! — **Grimaud.**

(Bulletin français.)

Caisse d'Épargne de Saumur.

Séance du 12 août 1877.

Versements de 61 déposants (10 nouveaux), 9,668 fr. 48 c.

Remboursements, 6,983 fr. 83 c.

Faits divers.

Éruption du grand volcan Cotopaxi. — Le grand volcan Cotopaxi est en pleine éruption. On sait que le Cotopaxi forme l'un des sommets les plus élevés de la chaîne des Andes. Sa hauteur est de 5,753 mètres. Il est situé à 80 kilomètres de Quito, dans la République de l'Équateur.

Pendant les premiers jours du mois de juin, le volcan avait donné les signes d'une activité intérieure plus grande qu'à l'ordinaire. On entendait de temps en temps des grondements souterrains prolongés, comme des décharges d'artillerie lointaines. Des nuages noirs s'accumulaient autour de la tête du mont, et, dispersés par le vent, ne tardaient pas à se reformer. Dans la nuit, une lumière rougeâtre, émergeant du sommet, faisait à la montagne une sorte d'aurole crépusculaire. Des langues de feu montaient en l'air et éclataient de distance en distance, comme les bombes d'un feu d'artifice gigantesque.

Enfin, le 25 juin au matin, le volcan fit éruption. Ce jour-là et les suivants, les décharges souterraines éclatèrent sans intermission; les cendres et les laves, projetées par une puissance incalculable, couvrirent le ciel et ne cessèrent de retomber tout le long de la côte où elles formèrent des couches épaisses sur une étendue de plusieurs lieues. Ces pluies de cendres n'étaient pas seulement accompagnées de détonations; de fortes secousses ébranlaient la terre. La terreur était partout.

Les correspondances rapportent que le steamer *Islay*, qui se rendait de Panama à Guayaquil, s'est trouvé enveloppé par les cendres depuis Manta jusqu'à son entrée dans le port de Guayaquil, ce qui fait supposer que les vents des hautes latitudes ont dû transporter à une distance de deux cents lieues cette poussière du volcan qui la vomissait. A Quito même, l'atmosphère a été obscurcie pendant plusieurs heures.

Les désastres sont incalculables. Un rapport officiel daté de Quito, le 29 juin, mentionne la destruction complète des fertiles vallées de Chito et de Tambuco. La ville de Latacunga a été particulièrement éprouvée. Des haciendas en grand nombre ont été détruites. Il n'a pas péri, cependant, autant d'hommes qu'un pareil déchaînement des puissances de la nature pouvait le faire craindre. On compte une vingtaine de victimes.

Les cendres rejetées par le volcan se composaient de fines parcelles de pierres, d'aimant, de feldspath vitreux, d'amphibole et de substances amorphes.

Cette éruption du Cotopaxi est la seconde que l'on signale dans ce siècle. Les plus désastreuses dont on se souvienne sont celles de 1698, 1738, 1744, 1766, 1768 et 1808.

Dernières Nouvelles.

Bucharest, 13 août.

Aucune nouvelle importante ne nous arrive du théâtre des hostilités.

De part et d'autre on reçoit de nombreux renforts, et chacun se prépare à la grande bataille qui, suivant toutes les probabilités, décidera du sort de la campagne.

Au quartier général russe, on est plein de confiance, et le moral des troupes n'est nullement affecté par l'échec éprouvé à Plewna.

Vienne, 13 août.

Dans nos cercles politiques et militaires, le passage des troupes russes sur une partie du territoire serbe est considéré comme une éventualité très-probable, mais non de nature à motiver de la part de l'Autriche, soit l'occupation de la Bosnie ou de l'Herzégovine, soit la simple concentration des troupes sur la frontière.

Pour les articles non signés : P. GODET.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE.

12 août 1877.

70.80 le 3 0/0, 106.30 le 5 0/0, tel a été le refrain monotone de la semaine. Ce n'est pas qu'il ait eu disette d'incidents ou de changements dans la politique, car on n'a que l'embaras du choix, si l'on veut affronter le casse-tête de la guerre d'Orient et les obscurités de notre politique intérieure. Est-il vrai qu'on prépare la paix ? Les élections sont-elles lointaines ou prochaines ? Autant demander le ton de la chanson que chantaient les sirènes. L'argent se fait sourd comme les compagnons d'Ulysse et ne veut pas obéir aux appels des syndicats, qui voudraient de la hausse, même au-delà de l'échelle. Pourquoi faire ? Parce que les emprunts étrangers font comme le malheur dont parle la grammaire latine : *Imminent, impendent, instant.*

On ne peut, en effet, ni continuer ni préparer la guerre sans argent, et si l'on peut au premier moment faire de l'argent avec du papier, c'est à la condition que l'on n'aura pas à payer au dehors.

Tel n'est pas le cas des emprunteurs de demain: ils ont à payer des coupons en argent, ils ont à solder des dépenses militaires, qui ordinairement se règlent en métal. La Russie en est d'autant plus malade que son rouble papier est officiellement à son rouble argent comme 1.27 est à 1, et que le plus robuste budget ne peut supporter un tel écart entre la recette et la dépense. Encore chaque jour cet agio s'accroît, l'émission ayant atteint un chiffre formidable et n'ayant point de limite légale.

Le 5 0/0 russe 1870 se tient toutefois à 82, soit 5 0/0 de baisse seulement sur la semaine dernière. Il est évident que le 5 0/0 russe est le meilleur papier à émettre; aussi les syndicats y songent d'autant que le marché leur oppose résistance et qu'ils ont hâte de réaliser les bénéfices des opérations antérieures.

La rente autrichienne 4 0/0 en or vaut 62.20, le syndicat ou consortium formé pour fournir les fonds de la mobilisation a considéré les conditions qui lui étaient faites comme satisfaisantes et s'est engagé. On prétend que l'engagement n'est pas localisé et que les inspireurs, les conducteurs de la guerre russo-turque sont assurés de trouver à bureau ouvert les sommes qui leur seront utiles. C'est là un singulier emploi de l'épargne de l'Europe, mais ceux qui dirigent la politique de la première partie du monde ne sont pas ennemis des déserts, des lagunes et de la dépense improductive.

Le 5 0/0 turc se tient à 9.75, ce qui n'est pas un cours de gloire. L'étendard vert du prophète n'a été déployé jusqu'ici que dans un journal satirique italien, mais ce cours répond plutôt à la situation financière du banqueroutier du Bosphore qu'à ses succès militaires.

Les dernières négociations relatives aux emprunts de 1871 et 1854, dits emprunts du Tribut égyptien, n'ont pas encore définitivement abouti, et on laisse à entendre que pour obtenir un traité définitif, la Porte devrait abandonner de ses prétentions premières. C'est là, il est vrai, une question bien subsidiaire, car, que sera le Tribut de l'Égypte dans un cas donné ?

Le nouveau contrat de la Daira, qui fait le plus grand honneur à ses négociateurs, n'a pas encore produit sur les cours des fonds égyptiens l'effet qu'on en attendait. C'est cependant ce que nous

avons de plus satisfaisant en fait de concordat depuis que les gouvernements font faillite. Les actions des sociétés de crédit donnent lieu à peu d'affaires.

On a cru un instant que le Crédit foncier serait chargé de l'opération de la conversion des nouveaux titres de la Daira; on sait maintenant qu'elle est confiée à la Banque franco-égyptienne, ce qui change absolument les appréciations auxquelles on ne pouvait manquer de se livrer.

Les actions des chemins français n'ont pas changé dans des proportions bien sensibles; le marché industriel est des plus calmes, et toujours ne s'occupe que d'un nombre très-restreint de valeurs. Les opérations de la conversion des fonds américains se poursuivent activement, mais sans que le public y prenne, jusqu'à présent, beaucoup de part. Les sommes considérables de 4 0/0, qui ont jusqu'à présent été souscrites, proviennent des Banques nationales et des sociétés d'assurances. Ces établissements ont dû déposer un cautionnement en garantie de leur circulation et de leurs opérations et il leur est remboursé en bons à 4 0/0.

On dit qu'une seule Banque de l'Etat de San-Francisco aurait proposé de souscrire 20 millions si le syndicat lui faisait une remise de 1/8 0/0. De son côté, le syndicat a demandé une provision comme dépôt. Jusqu'ici, nous ne voyons pas que la conversion soit enlevée avec un enthousiasme yan-kée, aussi fait-on courir le bruit que M. de Rothschild aurait décrété le cours de 100 1/2, y compris l'intérêt courant, aussitôt que la souscription sera close.

On parle d'un emprunt serbe de 8 millions de ducats, environ 100 millions de francs, qui serait émis sous la garantie de la Russie. Une maison de Paris se chargerait de cette opération. La moitié de la somme serait versée en septembre et l'autre en novembre.

(Correspondance universelle.)

Théâtre de Saumur.

SAMEDI 18 août 1877.

UNE SEULE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

Donnée par

M. BRASSEUR

Premier comique du théâtre du Palais-Royal.

Avec le concours d'artistes des principaux théâtres de Paris.

LA BOITE A BIBI

Pièce nouvelle en 3 actes, mêlée de chant, du théâtre du Palais-Royal, par MM. Alfred Duru et Saint-Agnan Choler.

M. BRASSEUR remplira le rôle de *Cassegout*, qu'il a créé à Paris.

Le spectacle commencera par :

Le Gendré aux médailles, comédie en 1 acte, de M. Georges de Bosh.

Bureaux à 7 h. 3/4; rideau à 8 h. 1/4.

S'adresser, pour la location, chez M^{me} TRUAT, rue de la Comédie. — On peut se procurer des cartes à l'avance chez le Concierge du Théâtre.

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (17^e ANNÉE)

PRÊTS sur MAISONS et BIENS RURAUX à 5 0/0.

Les demandes doivent être adressées à MM. REJOU et C^{ie}, banquiers, rue Le Peletier, 9, à Paris; il y est immédiatement répondu par lettres personnelles et ne portant aucune indication extérieure.

FER QUÉVENNE. (Voir aux annonces.)

UNE AFFAIRE D'OR!! LISEZ!!

BELLES ET BONNES
MONTRES
AVEC GILETIÈRE ÉLÉGANTE
expédiées franco.

APERÇU DES PRIX :

MONTRE argent, boussole, secondes. 24 fr.
MONTRE argent, cylindre rubis. 20 fr.
MONTRE glace plate, cylindre rubis. 17 fr.
MONTRE sonnante les heures, 1^{er} choix. 25 fr.
MONTRE marchant très-bien. 10 fr.
MONTRE qualité inférieure. 7 fr.

GILETIÈRES EN TOUS GENRES
DE 2 A 13 FRANCS LA DOUZAINÉ

On demande des dépositaires et des courtiers.
ENVOI D'ÉCHANTILLONS.

S'adresser à M. COSTE, entrepositaire général, à Taulignan (Drôme).

P. GODET, propriétaire-gérant.

